

UNE FONCTION PEDAGOGIQUE DE L'ORSTOM : DONNER AUX ECONOMISTES LE SENS DU TERRAIN

Cl. ROBINEAU

Anthropologue-économiste, France

Les relations entre les économistes et le terrain sont ambiguës. D'une part, les économistes affirment bien haut l'importance du terrain à la base de leur démarche : l'économiste se donnant pour tâche l'élaboration de modèles permettant de comprendre le fonctionnement de l'économie procède par une approche réductionniste des données collectées sur le terrain, indice de l'importance première de celui-ci. Mais d'autre part, tout dans la démarche va à l'encontre de cette affirmation : l'homo oeconomicus qui sert de fondement au contenu des lois économiques et à l'énoncé de leur caractère universel ; le principe de validation qui assigne au réel (ou plus exactement à la représentation du réel, notamment statistique) la fonction de les vérifier c'est-à-dire de s'assurer de la concordance entre les propositions qu'elles énoncent et les résultats observés (sous forme quantifiée principalement) ; enfin le procédé qui en découle, du général au particulier, qui va à l'encontre de la démarche de la plupart des sciences physiques ou sociales laquelle va du particulier au général, de l'observation des faits sur le terrain à l'énonciation de lois générales dont on ne se dispensera par la suite pas de vérifier la validité dans chaque cas d'espèce. Ces choses ont été dites il y a bien longtemps au milieu du XIXe siècle par les économistes des deux écoles historiques allemandes et reprises au début du XXe par les tenants de l'économie institutionnaliste. J.M. Gastellu (1981 : 38-39) a eu le mérite de rappeler ce caractère déductif et non inductif de la démarche économique classique ou néo-classique qui condamne à ne trouver que ce qu'on a mis dans des hypothèses tirées de l'observation générale, du sens commun ou de la simple subjectivité.

Mise à part l'école de l'anthropologie économique - et encore - aucun des grands courants contemporains de la théorie économique n'a proposé la remise en cause de cette démarche. Bien plus, lorsque des auteurs proches de l'INSEE prétendirent sur la base des matériaux statistiques recueillis sur le terrain donner une explication de l'inflation française de l'après-seconde guerre mondiale, celle-ci fut contestée par les tenants de la théorie quantitative de la monnaie : le terrain qui ne fournissait qu'une explicitation nuancée devait s'effacer devant la belle simplicité des principes mécanistes. Mais le terrain prit sa revanche avec l'observation du comportement psychologique des acteurs et la prise en compte par H.Aujac des anticipations : ainsi naquit la théorie psychologique de l'inflation (Lassudrie-Duchêne, Cours, Madagascar, 1960/61).

Alors est née l'affirmation du terrain-laboratoire : pour les géographes, sociologues, ethnologues, le terrain était le terrain : en ville ou à la campagne, fait d'arbres, de rivières, de maisons, de routes et de gens, d'espaces, d'habitudes, de normes et de pratiques. Mais pour le comité technique d'économie de l'ORSTOM, le terrain c'était là où devait travailler l'économiste avec des chiffres, même dans un bureau : agacement de professionnels à l'égard de praticiens chercheurs qu'on affirmait englués dans les faits, incapables de formalisation et de théorie, rivés à leurs monographies. Lorsque le géographe prétend pour toute recherche décrire et expliquer des faits terre à terre, l'on conçoit que l'économiste soit dérouté, lui qui vit dans le domaine de l'universel et de la loi. Pourtant ce n'est pas parce que les laboratoires sont indispensables à l'avancement de la plupart des sciences physiques ou sociales qu'ils excluent le monde physique ou social d'où ces sciences tirent leurs données. Le refus du terrain n'est-il pas chez l'économiste la traduction d'un mal-être qui vient de ce que celui-ci n'arrive pas à admettre cette contradiction : la richesse du terrain, des milieux sociaux et le réductionnisme nécessaire infligé par la problématique de la rareté pour quantifier et modéliser ?

Il s'en faut pourtant que toute contradiction soit absente de la démarche des autres sciences sociales : toute pratique opératoire est réductrice de la réalité, on le sait, mais on n'éprouve pas le besoin à cause de cela de se couper de ses racines, de s'enfouir la tête dans le sable comme le disent les hommes des autruches. Alors que dire d'autre que de réaffirmer ces truismes, que les milieux économiques sont d'abord des milieux sociaux (les acteurs de l'économie sont des humains ou des constructions d'humains), que les faits économiques sont des phénomènes sociaux totaux (Mauss, Essai sur le don), que l'économie est encastré dans le social (Polanyi, 1957 : 250) ?

C'est parce que bien des enseignants connaissent la faiblesse factuelle des bases de la science économique qu'ils ont souhaité la pallier en faisant appel aux chercheurs de terrain, entre autres à l'ORSTOM. On peut classer la demande universitaire, voire post-universitaire, autour de trois thèmes :

- la familiarisation avec le terrain, ses résultats, les méthodes qu'il nécessite ;

- l'anthropologie économique, souvent comprise par les demandeurs comme l'élargissement du discours économique aux facteurs qualifiés de non-économiques dans la théorie économique, c'est-à-dire au socio-culturel, l'anthropologie étant entendue de façon ambivalente comme le discours sur l'homme (social) mais aussi la discipline qui réalise le mieux ce que l'économiste sait le moins faire : la collecte des faits auprès des gens et à laquelle il est donc logique et sage de faire appel ;

- enfin, la recherche spécifique, ex. le secteur informel, mais aussi l'économie des pêches, les aspects socio-économiques des migrations, l'étude du commerce ou l'analyse régionale, combinant différentes approches macro, micro-économiques, anthropologique et les apports de différentes disciplines des sciences sociales : géographie, démographie, sociologie, économie...

Mais avant toutes choses, qu'entendre par terrain ?

Pour les disciplines dont la démarche va du particulier au général, du recueil des faits à la formulation (si possible) de lois, du concret à l'abstrait le terrain peut être défini comme la base de données préalable à toute démarche. Très grossièrement on appellera terrain : pour le géographe le paysage ; pour le sociologue la (ou une) société ; pour l'anthropologue la (ou une) culture. Société, culture font référence à un espace (qui s'aperçoit à l'observation), à des personnes (qui parlent et à qui l'on parle). Pour l'économiste le champ de la recherche est d'emblée abstrait, la rareté : production et circulation des biens et services rares matériels et immatériels peut-on dire paraphrasant Godelier (1965 : 39). C'est, disent les anthropologues économistes, Polanyi, Dalton (1969) la définition "substantive" de l'économie. Mais qui dit rareté dit calcul : le choix des moyens rares pour couvrir des besoins alternatifs (la définition "formelle" de l'économie selon Polanyi et Dalton) conduit à la quantification ; celle-ci s'exprime de façon simple par des fonctions (de production, de consommation), de façon plus complexe par des modèles (relations interindustrielles, comptabilité nationale).

Ce que les séminaires de recherche sur le terrain veulent donner à comprendre c'est que la statistique (d'entreprise, d'Etat, des organisations internationales) fondée sur la mesure des flux, la fiscalité, la dépense publique est insuffisante pour alimenter les données nécessaires à la quantification : des enquêtes statistiques sur échantillon sont nécessaires pour estimer l'auto-consommation, l'économie informelle, parallèle ou souterraine, les revenus et les dépenses domestiques, toutes données indispensables pour une simple quantification harmonieuse des flux : les élaborations que l'on peut faire à partir des données quantitatives souffrent particulièrement de la disparité, dans la validité, de ces dernières ; on ne peut pas sans risque pour la validité de l'ensemble qu'on élabore combiner des éléments provenant de sources les unes très affinées et très fiables, les autres beaucoup plus grossières et donc hasardeuses ; contrairement à ce que l'on a pu me dire lorsque j'étais jeune chercheur on ne fait pas avec ce que l'on a, quoi qu'on ait : on s'abstient plutôt, au besoin.

Ce que les séminaires veulent aussi laisser entendre, c'est que la sûreté des données quantifiées est souvent insuffisante, fragilisant du coup les élaborations auxquelles elles donnent lieu. Là où notamment les frontières se révèlent perméables, la contrebande réduit de beaucoup la valeur des flux

d'import-export, l'irréalité des chiffres pouvant dépasser de fort loin la marge d'erreur imputable aux enquêtes statistiques sur échantillon tiré au hasard. Bien des incertitudes demeurent dans les chiffres que produisent les sociétés post-industrielles à l'ère de l'informatique : qu'il s'agisse de l'ampleur du déficit américain du commerce extérieur (Fabra, 1987) ou des comptes français de la sécurité sociale.

Mais nous restons encore là dans le domaine de la macro-économie : ce n'est pas parce que l'outil travaille des matériaux de qualité médiocre qu'il est mauvais ; ce dont il ne faut pas perdre de vue, c'est qu'en dépit de la sophistication de l'outil, la mauvaise qualité de la matière première entraîne celle du produit. Ce qui paraît une évidence pour le lecteur devient iconoclaste pour le modélisateur emmuré dans son donjon, imperméable au pays et au peuple qu'il est censé servir, même assis sur une poudrière : que veut dire modéliser au Mexique toujours si pauvre en dépit de ses riches, "si abandonné de Dieu et si proche des Etats-Unis" (Porfirio Diaz, dit-on) et qui est en train de fabriquer une mégapole de 30 millions d'habitants évidemment ingouvernable et ingérable. Notre planète est remplie de Mexiques actuels ou potentiels.

Comme le statisticien a intérêt à savoir que la structure sociale qu'il traduit en catégories d'enquête est infiniment plus complexe que la grille qu'il emploie, l'économiste gagnerait, même si cela ne lui servirait pas directement, à acquérir une connaissance approfondie de ce qu'il appelle l'environnement : géographique, politique, socio-culturel. Il aurait d'autant plus besoin d'une telle connaissance dans les missions sur le terrain qui peuvent lui être imparties. Il y a en effet toute une zone d'ombre qui recouvre l'exécution sur le terrain des politiques : les effets de la planification aux niveaux individuels, domestiques, villageois, la vulgarisation des opérations de développement, la découverte des mouvements de migrations et de leurs effets, des innovations et des changements technologiques au ras du sol demeurés non perçus depuis les bureaux de la capitale ou de la région. Ph. Couty (1982) utilise à ce propos la métaphore de la "boîte noire" censée expliquer ce qui se passe entre avant et après, entre ex ante et ex post.

Lorsqu'on veut non plus se contenter de dégager des fonctions à travers les corrélations que l'on peut établir entre variables, mais expliciter des processus, découvrir des genèses, l'économiste a besoin d'aborder le qualitatif, de restituer les phénomènes économiques pris dans leur substance (production, circulation etc.) dans leur totalité de signifiant social, d'aller vers le "petit", de s'enfoncer vers le micro afin d'enrichir sa connaissance du grand, du macro, réalisant ainsi un détour de recherche à l'image de ces détours que vante la théorie de la production. AMIRA a beaucoup débattu là-dessus et Couty et Winter écrit des textes concluants (1984).

C'est bien parce que les processus ne peuvent pas être écartés de la connaissance économique que les anthropologues économistes ont tant insisté sur l'économie définie de façon substantive : on ne peut pas faire l'impasse des institutions. Cela évoque aussi bien l'importance de la famille comme support de l'économie domestique ou paysanne (Godelier 1973, Mendras 1976) que l'analyse des comportements de firmes proposée par Fr. Perroux. On retrouve là encore ce qu'avaient dit les économistes de l'Ecole historique : si l'homme universel n'existe pas c'est parce que les acteurs économiques sont pris dans le temps, dans des sociétés concrètes, dans des institutions dont il faut rendre compte. A l'économiste alors de se faire géographe, sociologue, historien, non pour faire de la géographie, de la sociologie, de l'histoire mais pour expliciter l'arrière-plan technique, social, culturel indispensable à la perception plus en profondeur de l'économique.

L'objection est alors que l'économiste, rompu aux techniques micro ou macro-économiques n'a pas à se faire géographe, sociologue, historien, qu'il appartient aux spécialistes de ces disciplines de mener chacun dans leur domaine cet approfondissement, ne serait-ce que parce qu'ils sont mieux formés à ce travail. Certes. Avec toutefois cette remarque qu'il convient d'ajouter : que ledit travail, ils ne le feront pas parce qu'il n'est pas, principalement, au centre de la problématique de leurs disciplines.

Un exemple : Couty (1982) montre que la croissance économique du Sénégal fondée entre 1850 et 1960 sur la production d'arachide est inintelligible si l'on fait abstraction du développement de la confrérie mouride sous la direction de son charismatique fondateur Amadou Bamba. Ce résultat a impliqué que des chercheurs, surtout économistes, partant de la production d'arachide au Sénégal dans les années 60 repèrent les différents acteurs (paysans, travailleurs, marabouts), analysent, sur la base d'enquêtes de type anthropologique (observation-participation), au niveau des villages et des terroirs, complétées par des relevés systématiques de rendements et de temps de travaux, les rapports de production qui amènent à s'intéresser à l'ancienneté des installations et des pratiques et donc à la colonisation pionnière des terres arachidières, aux communautés de travail, à la doctrine du travail chez les Mourides et aux origines de la Confrérie (Copans et alii, 1972). Cette recherche a été évidemment menée, parallèlement aux enquêtes de terrain, par des travaux d'archives et l'analyse de la bibliographie existante sur la culture de l'arachide, l'extension du front pionnier, le développement du mouridisme et la colonisation du Sénégal. Elle s'inscrivait dans une investigation sur les dynamismes économiques, les moteurs du développement.

Question : cette recherche aurait-elle pu être menée par d'autres que des économistes : sociologues, historiens notamment ? Trois sur quatre des chercheurs concernés étaient économistes, le quatrième anthropologue. Ce que celui-ci publia est significatif : "Les marabouts de l'arachide" (Copans, 1980). Il s'agit de l'étude sociologique de la confrérie mouride, arc-boutée sur la production arachidière évidemment, avec son enracinement, son as-

cension et l'évaluation de sa place dans le Sénégal contemporain. On voit bien que ce qui est au centre du livre de Copans, la dynamique de la Confrérie comme force sociale est à côté de ce qui est au centre de la publication collective de Copans, Couty, Roch et Rocheteau : la dynamique de l'arachide. D'un côté il est question de culture wolof, d'idéologie religieuse et de rapports sociaux et politiques, de l'autre de paysans, de doctrine de travail, de rapports de production : tous éléments qui sont loin d'être sans rapports mais ne s'ordonnent pas autour des mêmes centres d'intérêt.

On peut penser également que cette aventure arachidière relève de l'histoire économique et à ce titre de spécialistes historiens. Ce qui n'est pas faux mais se trouve gros d'autres décalages. Paul Veyne (1978) voit en l'histoire une suite d'intrigues singulières et imprévisibles dont parle Couty à propos du phénomène mouride (1981-82). Même s'il ne cherche pas à vérifier des lois universelles, l'économiste ne renonce pas à faire apparaître des évolutions dont l'histoire lui fournit d'ailleurs les cadres. Mais il y a plus : même si le mouridisme est une aventure historique, le fait que celle-ci se réalise à travers un produit et une économie paysanne questionnés par une problématique de développement impliquait une saisie au niveau de l'économie infra-enregistrée et une mise en perspective dans l'ensemble économique sénégalais qui dévoyaient le champ proprement historique.

Le travail d'équipe sur Les terrains du développement s'efforce d'apporter à des étudiants de l'économie du développement des éléments de réponse à ce dépassement nécessaire du champ de l'économie classique et néo-classique, au niveau notamment des théories de l'anthropologie économique et des méthodes de terrain. Il s'agit d'ouvrir le champ de l'économiste à l'économie non-enregistrée et donc non ou peu formalisable selon les théories et les techniques néo-classiques ; moins de substituer à ces théories de nouvelles comme le voulaient un peu naïvement dans les années 60 les premiers discours sur l'anthropologie économique que de défricher le champ des économies non enregistrées et de proposer des cadres ou des concepts susceptibles de les éclairer ; de proposer aussi des éléments de méthode pour l'approche des phénomènes qui se situent en deçà, en marge de ou en parallèle à l'économie enregistré.

C'est par la connaissance des démarches sur le terrain des autres disciplines des sciences sociales (géographie, sociologie, anthropologie) et la saisie des problèmes de développement dans des études de cas présentées dans toute leur complexité que l'économiste peut s'armer pour le dépassement nécessaire de l'économie classique ou néo-classique.

BIBLIOGRAPHIE

- AMIRA, Amélioration des Méthodes d'Investigation et de Recherche Appliquée au développement, groupe de réflexion réunissant des chercheurs, statisticiens et planificateurs appartenant à différents organismes (ORSTOM, INSEE, Coopération, IRAM...) sur l'apport des sciences sociales aux problèmes des enquêtes statistiques et des projets de développement tant dans le milieu rural qu'en secteur informel.
- COPANS J., COUTY Ph., ROCH J., ROCHETEAU G., 1972, Maintenance sociale et changement économique au Sénégal : I. Doctrine économique et pratique du travail chez les Mourides, Paris, ORSTOM, Travaux et documents N° 15, 274 p.
- COPANS J., 1980, Les marabouts de l'arachide, Paris, Le Sycomore, 263 p.
- COUTY Ph., 1981-82, Le temps, l'histoire et le planificateur, Cah. ORSTOM sér. Sci. Hum., vol.XVIII, N° 2, pp. 261-266.
- COUTY Ph., 1982, Les Mourides et l'arachide au Sénégal in Aubertin et alii, Histoire de développer, Revue Tiers Monde, t.XXIII, N° 90, Avril-Juin 1982, pp. 311-314.
- COUTY Ph., 1984, La vérité doit être construite, Cah. ORSTOM sér. Sci. Hum., vol.XX, N° 1, pp. 5-16.
- DALTON G., 1969, Theoretical Issues in Economic Anthropology, Current Anthropology, vol. 10, N° 1, pp. 63-102.
- FABRA P., 1987, in Le Monde, 10 mars 1987, p. 36.
- GASTELLU J.M., 1981, L'égalitarisme économique des Serer du Sénégal, Paris, ORSTOM, Travaux et Documents N° 128, 808 p., réimprimé en 1986.
- GODELIER M., 1965, Objet et méthode de l'anthropologie économique, L'homme, t.V, N° 2, pp. 32-91.
- GODELIER M., 1973, Horizon, trajets marxistes en anthropologie, Paris, François Maspéro, Bibliothèque d'anthropologie, pp. 38-45 et 162-173.
- MENDRAS H., 1976, Sociétés paysannes, Paris, Armand Colin, Collection U, pp. 40 et suiv.
- POLANYI K., ARENSBERG C., PEARSON H., 1957, Trade and Market in the Early Empires, Glencoe (Illinois), The Free Press. Traduit en français en 1975 sous le titre : Les systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie, Paris, Larousse, préface de M.Godelier.

VEYNE P., 1978, Comment on écrit l'histoire, Paris, Le Seuil, 242 p.

WINTER G., 1984, Deux méthodes d'investigation irréductibles mais complémentaires, Cah. ORSTOM sér. Sci. Hum., vol. XX, N° 1, pp. 17-24.

"Les terrains du développement", projet de publication des actes du séminaire animé par l'ORSTOM à l'Université de Bordeaux dans le cadre de la formation doctorale d'économie du développement. Le projet qui a démarré en 1987 a été réalisé par un groupe de travail d'une douzaine de chercheurs économistes, géographes, sociologue, démographe appartenant principalement à l'ORSTOM (départements SUD et MAA) mais aussi au CNRS. Le livre qui en est le produit final se situe dans la continuation du séminaire interdisciplinaire de l'ORSTOM (1978-1981) et doit beaucoup aux travaux du groupe AMIRA dont un certain nombre d'auteurs-enseignants ont fait partie (à paraître aux éditions de l'ORSTOM début 1992, dans la collection Didactiques).